

Les attraits de la « paralittérature »

Jean-Jacques Pelletier, *Blunt. Les treize derniers jours*, Québec, Alire, 1996, 518 p., 15,95 \$.

Esther Rochon, *Aboli : les chroniques infernales*, Québec, Alire, 1996, 242 p., 12,95 \$.

Elisabeth Vonarburg, *Les rêves de la mer Tyranaël*, Québec, Alire, 1996, 368 p., 14,95 \$.

Frédéric Martin

Number 85, Spring 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39062ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Martin, F. (1997). Review of [Les attraits de la « paralittérature » / Jean-Jacques Pelletier, *Blunt. Les treize derniers jours*, Québec, Alire, 1996, 518 p., 15,95 \$. / Esther Rochon, *Aboli : les chroniques infernales*, Québec, Alire, 1996, 242 p., 12,95 \$. / Elisabeth Vonarburg, *Les rêves de la mer Tyranaël*, Québec, Alire, 1996, 368 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (85), 22–23.

Jean-Jacques Pelletier, *Blunt. Les treize derniers jours*, Québec, Alire, 1996, 518 p., 15,95 \$.
 Esther Rochon, *Aboli : les chroniques infernales*, Québec, Alire, 1996, 242 p., 12,95 \$.
 Elisabeth Vonarburg, *Les rêves de la mer Tyranaël*, Québec, Alire, 1996, 368 p., 14,95 \$.

Les attraits de la « paralittérature »

Voici les tout premiers titres de la dernière-née des maisons québécoises.
 Au programme : espionnage, *fantasy* et science-fiction.

SCIENCE-FICTION
 Frédéric Martin

IL SE TROUVE ENCORE ASSEZ PEU D'ÉCRIVAINS pour se consacrer à ce qu'on appelle peut-être à tort la « paralittérature ». C'est toutefois le créneau qu'ont choisi les Éditions Alire, fondées en 1996 par Jean Pettigrew. Alire prend en quelque sorte le relais de la défunte collection « Sextant », que dirigeait justement Pettigrew chez Québec/Amérique. Les trois auteurs qui font l'objet de cette chronique — Pelletier, Rochon et Vonarburg — ont d'ailleurs été publiés dans cette collection.

Le pari de Pettigrew, disons-le, ne manque pas d'audace, ne serait-ce que parce qu'il n'est pas facile d'assurer quantité et qualité quand le domaine éditorial est aussi étroitement circonscrit. On trouve ici deux bons titres sur trois : est-ce un signe pour l'avenir ?

Entre Ludlum et Le Carré

Avec *La femme trop tard* (Québec/Amérique), Jean-Jacques Pelletier s'était attiré, avec raison, un concert d'éloges. L'écrivain nous donnait là un roman d'espionnage des plus efficaces, assez complexe pour intéresser le lecteur de bout en bout. Prenant et extrêmement bien construit, son *Blunt. Les treize derniers jours* est de la même eau.

Depuis neuf ans, Nicolas Strain, agent secret et émérite joueur de go, est obligé de se cacher et de vivre sous une fausse identité. C'est que, pour ses anciens patrons, l'homme, qui détient des informations de la première importance, représente une menace. Il s'appelle donc Horace Blunt, et au moment où commence le roman, les services secrets viennent de le retrouver à Québec. Dans le même temps, la métropole est le théâtre d'attentats terroristes qui pourraient bien s'étendre à d'autres villes aux États-Unis. En échange d'un

« sursis », Strain part en chasse...

Dans tout *thriller* qui se respecte, divers personnage, comme il se doit, viennent à dessein embrouiller l'intrigue : un homme obsédé (au sens psychiatrique du terme) et probablement paranoïaque ; un « écrivain public » spécialisé dans les tentatives de suicide ratées ; une psychothérapeute et sa sœur jumelle ; une organisation vouée à la

défense des droits des obèses ; une flopée de militaires russes, américains et arabes... Bref, Pelletier nous entraîne ici dans un joyeux malstrom.

Étonnant Pelletier ! S'il reprend quelques-uns des motifs de *La femme trop tard* — la « contamination » à grande échelle, par exemple —, il n'en propose pas moins un suspense mené de main de maître. Et de la maestria, il en faut pour tenir pendant 500 pages. Jean-Jacques Pelletier est de ces auteurs qui parviennent à installer un très crédible climat de paranoïa — cela devrait ravir les amateurs de romans d'espionnage —, en plus de posséder un univers bien à lui. De l'astuce, de l'imagination, du style : voilà les grandes qualités de Pelletier.

Jours tranquilles en enfer

Il fut un temps, pas si lointain me semble-t-il, où l'on pouvait en dire presque autant d'Esther Rochon. Puis vint *Lame* (Québec/Amérique, 1995), le premier volume des « Chroniques infernales », un récit qui, passé la moitié, dérapait. Avec *Aboli*, la suite de *Lame*, il faut carrément parler de ratage.

Chez Esther Rochon, l'enfer existe bel et bien, mais pas à la manière de l'Église. C'est un territoire — avec ses « autochtones » qui, en vertu de contrats conclus avec la Terre et les autres mondes de surface — contrats que seuls connaissent une poignée de dirigeants —, joue pour eux le rôle d'une vaste colonie pénitentiaire. À leur mort, les damnés sont envoyés, par les « juges du crépuscule », vers le type d'enfer (« mou », « chaud », « froid »...) le mieux adapté à leurs fautes. Lorsque s'achève *Lame*, Rel, le fils — androgyne — du roi des enfers, s'oppose au renouvellement des contrats. L'ancien territoire des enfers devient dès lors « un désert de pénombre », une « sorte d'immense calverne crépusculaire, située sans doute en dessous d'un autre monde, sans qu'on sache très bien lequel ».

Les enfers ne disparaissent pas : ils déménagent. Et ils croient désormais aux vertus — et à la nécessité — de la réhabilitation. Seuls les Sargades, peuple d'artistes et de scientifiques qui abritent désormais les enfers froids, refusent de jouer ce rôle. Le roi Rel demande à Lame, qu'il a épousée voilà quelques siècles, d'aller faire enquête au pays de Sargad...



Jean-Jacques Pelletier



Esther Rochon

On reproche souvent à la science-fiction et à la *fantasy* d'être de simples transpositions un peu bébêtes de la réalité. Le commentaire s'applique parfaitement à *Aboli*. Ainsi les damnés entassés aux portes des enfers ne sont pas sans évoquer les prisonniers parqués dans les camps de concentration nazis. Il est par ailleurs difficile de ne pas voir, dans ces Sargades et leurs « villes-tours », une métaphore un peu simpliste des élites scientifiques, artistiques et intellectuelles enfermées dans leurs tours d'ivoire, en même temps que sont exposées par la bande, mais sans profondeur ni originalité, les problématiques de la liberté du créateur et de l'utilité de son œuvre. Quant au monde de Rel, il donne l'impression d'être calqué sur celui de l'Ancien Testament : on y retrouve en effet une société archaïque, de type agraire, avec des « hommes » et des « femmes » — car les personnages ont ici des caractéristiques essentiellement humaines — dotés, comme dans la Bible, d'une extraordinaire longévité.

Où Esther Rochon veut-elle finalement en venir avec cette pseudo-fable ? Mystère. Les « Chroniques infernales » auront en tout cas un troisième volet, annoncé pour ce printemps. *Aboli* ne laisse augurer rien de bon.

La manière Vonarburg

Avec *Les rêves de la mer*, Élisabeth Vonarburg nous offre une matière plus substantielle et exigeante. Beaucoup d'éléments, ici, nous déstabilisent. Les références à la chronologie et à l'espace sont brouillées.

Il en résulte un climat d'étrangeté et d'onirisme parfaitement en rapport avec le propos.

Car comme le suggère le titre, c'est bien de rêve qu'il est question dans ce livre. Eïlai Liannon Kläidaru, en effet, « rêve » depuis qu'elle est enfant. Elle voit des « Étrangers » : des habitants de Virginia sans doute, une planète que la Terre a commencé de coloniser au début du XXI^e siècle. Ceux-là viendront sur Tyranaël, la planète d'Eïlai, et y changeront la vie. Et Vonarburg d'aller de Tyranaël à Virginia en laissant peu de repères précis. Il s'avère assez vite, cependant, que les visions d'Eïlai se rapportent à l'histoire de différentes générations d'« Explorateurs ». Venus de la Terre, ceux-ci ont tous été confrontés, quelque temps après leur arrivée sur Virginia, à un phénomène étrange : le surgissement soudain d'une « Mer », apparemment sortie de nulle part, qui submerge une partie de la planète et annihile la vie.

Ce résumé ne rend pas vraiment justice au travail de l'auteure. Élisabeth Vonarburg a su inventer, avec cette saga censée compter cinq volets, une véritable société dotée d'une Histoire, de mythes et de croyances. Il y a beaucoup plus, ici, qu'une simple transposition de notre monde : c'est vraiment un autre univers, avec son propre système et sa cohérence interne, qu'a minutieusement installé l'écrivaine. Et puis quel souffle, quelle inspiration ! Il faut saluer cette écriture ample et souvent lyrique. Vonarburg est l'une de ces trop rares auteurs de science-fiction à sembler avoir des préoccupations littéraires. Jean-Jacques Pelletier (si l'on me permet ce genre de comparaison) est talentueux et écrit d'une manière efficace ; Vonarburg, elle, a du style, et ses récits sont de l'ordre de la quête du sens.



Élisabeth Vonarburg



25 ans d'édition en Acadie



Paul Surette
Atlas de l'établissement des Acadiens aux trois rivières du Chignectou 1660-1755

Enfin un atlas qui fournit au lecteur les outils nécessaires — cartes, photos, textes, index — pour voyager en ancienne Acadie et possiblement, retrouver les terres de ses ancêtres.

2-7600-0305-1, 234 p., 36,95 \$



Jacques Paul Couturier
en collaboration avec
Wendy Johnston et Réjean Ouellette
Un passé composé
Le Canada de 1850 à nos jours

Un passé composé a été conçu et rédigé dans le but de proposer une lecture du passé qui permette de saisir, par le biais de l'histoire, le Canada d'aujourd'hui dans toute sa complexité.

2-7600-0301-9, 418 p., 39,95 \$



Annick Perrot-Bishop
Au bord des yeux la nuit

Ce recueil rassemble des poèmes d'inspiration surréaliste ou les métaphores laissent la place au rêve et à la réflexion. Des textes d'une douceur et d'une sensualité remarquables qui nous font glisser inexorablement de la naissance à la mort.

2-7600-0319-1, 58 p., 8,00 \$